SCIENCES HUMAINES
www.scienceshumaines.com

Article de la rubrique « Echos des recherches »
Mensuel N° 144 - Décembre 2003 - Les mouvements sociaux

Faut-il mettre fin à la mixité scolaire ?

MARTINE FOURNIER

Depuis quelque temps, un vent - soufflant surtout d'outre-Atlantique - s'élève contre la mixité sur les bancs de l'école : pour certains, elle lèserait les filles ; pour d'autres, elle serait la cause du décrochage scolaire de beaucoup de garçons, ainsi que des violences sexistes... Qu'en disent les travaux scientifiques ?

Il est des « acquis » que l'on croit rangés une fois pour toutes dans les coffres-forts de la République, sur lesquels il semble évident que l'on ne reviendra pas, sachant que ceux qui tentent de le faire sont, soit des dictateurs totalitaires qui décident ce qui les arrange, soit de fieffés conservateurs nostalgiques d'un ordre ancien. Puis un jour se produit ce que d'aucuns appellent un « effet boomerang » : l'acquis que l'on croyait définitif vous revient dans la figure, questionné justement par la démocratie toujours en marche.

C'est un peu ce qui est en train de se passer au sujet de la mixité à l'école. Le fait que les filles et les garçons soient réunis sur les mêmes bancs et soumis aux mêmes enseignements est considéré aujourd'hui de manière quasi consensuelle comme un progrès de l'égalité entre les hommes et les femmes.

En France, la République a instauré la mixité des établissements scolaires en unifiant les programmes, progressivement, dans les années 60. Plus globalement, on peut dire qu'elle a été installée dans toutes les démocraties occidentales dans la seconde moitié du xxe siècle, y compris dans bien des écoles confessionnelles.

Les féministes elles-mêmes se sont battues pour la mixité scolaire, considérée comme une étape incontournable de l'égalité des sexes. Depuis une vingtaine d'années cependant, elles n'ont cessé de montrer l'imperfection de cette mixité, qui continue à laisser la voie libre aux garçons dans l'enseignement professionnel d'une part, dans les filières scientifiques de haut niveau d'autre part : les filles ne représentent toujours qu'environ un tiers des effectifs des filières scientifiques de l'université, et encore moitié moins dans les grandes écoles d'ingénieurs (15 % de filles à Polytechnique).

Mais le véritable effet boomerang, en France, ne vient pas de la contestation féministe. Il s'est dernièrement matérialisé par deux événements éditoriaux. « Faut-il sauver les garçons ? », titrait le mensuel de janvier 2003 du très sérieux *Monde de l'éducation*. A la rentrée de septembre, c'était cette fois un sociologue du CNRS, Michel Fize, spécialiste de la famille et de la jeunesse, qui publiait un livre intitulé *Les Pièges de la mixité scolaire* (1), auquel le magazine *L'Express* accordait une large tribune.

Résumons globalement leur propos. La spectaculaire réussite des filles à l'école, attestée par nombre d'enquêtes dans les pays occidentaux et par l'OCDE, provoquerait *« malaise et désarroi chez les garçons »*, engendrant à terme *« comportements sexistes et violences sexuelles »* dans les établissements de banlieue. Constats qui amèneraient, en bonne logique, à revenir sur la mixité scolaire... Il est bien difficile de s'y retrouver dans l'enchevêtrement des argumentaires présentés, appuyés sur une multitude de travaux plus ou moins scientifiques, et qui semblent parfois se contredire.

C'est sans doute pour cette raison que le Piref, dernier-né des organismes de recherche et d'expertise du ministère de l'Education nationale et de la Recherche (sous la direction de Marie Duru-Bellat), a demandé à Catherine Marry, sociologue également au CNRS (Iresco) et spécialiste des comparaisons hommes/femmes, de concocter une synthèse des travaux scientifiques existants. Rapport qui a été présenté par son auteur, lors de l'une des conférences-débats organisées désormais mensuellement par ce même Piref (2).

Réussite des filles, malaise des garçons

Premier point que plus personne ne conteste : que ce soit en Corée, au Canada, au Japon ou en Finlande..., l'enquête internationale de l'OCDE (Pisa) le confirme : à l'école, les filles font la course en tête du primaire à l'université. Elles redoublent moins et attestent de meilleures compétences à l'oral et à l'écrit. Les garçons gardent une légère supériorité en mathématiques mais, en France par exemple, les filles constituent désormais 40 % des terminales scientifiques et y ont un meilleur taux de réussite.

Second point : les travaux existants de psychosociologie et de sociologie sur les différences garçons-filles - et ils sont nombreux- montrent, eux, la persistance de forts stéréotypes de sexes dans le milieu scolaire. Et, de manière générale, au désavantage des filles. Les enseignants ou enseignantes, par exemple, ont tendance à valoriser les garçons, en les interrogeant plus fréquemment et sur des questions plus cognitives (de raisonnement par exemple), alors que les filles sont sollicitées davantage sur un rappel du cours précédent. Le vieux cliché « filles littéraires/garçons matheux » a quant à lui la vie dure... Du coup, les attentes des enseignants - mais aussi des familles - fonctionneraient comme des « prophéties autoréalisatrices », alimentant la moindre confiance des filles dans les disciplines scientifiques. Un autre stéréotype très tenace tend à attribuer la réussite des filles à leur travail et à leur zèle scolaire, alors que les garçons réussiraient grâce à leur talent. Nombre de travaux sur la notation et l'orientation des élèves confirment des discriminations en fonction du sexe : à notes égales, par exemple, un garçon passera en terminale S, alors qu'une fille ne s'y verra pas encouragée, et même se l'interdira (3). Car, montrent encore les psychosociologues, les filles ont intégré leur statut de « dominée ». En contexte mixte, elles ont tendance à s'autodévaloriser et affichent une moindre confiance que les garçons dans leurs compétences. Les stéréotypes seraient donc renforcés par la mixité.

C. Marry a alors examiné les études faites dans différents pays en contexte de non-mixité, études souvent convoquées, dans les années 90, pour mettre en avant les effets négatifs de la mixité pour les filles. Mais là, explique la chercheuse, on est confronté à un fort biais, du fait que les établissements non mixtes - pour la plupart catholiques et privés - sont souvent aussi ceux qui sélectionnent leur public. Autrement dit, en croyant se pencher sur les effets de la non-mixité, c'est bien souvent ceux de l'origine sociale que l'on mesure.

En définitive, *« si l'on adopte un point de vue plus macrosocial, on constate qu'il est difficile d'isoler les effets de la mixité dans la dynamique de rattrapage des filles comme dans le maintien durable d'orientations disciplinaires différenciées selon le sexe... »,* conclut C. Marry.

Et les garçons dans tout cela ? Décrochage scolaire, malaise identitaire sont-ils la conséquence de la meilleure réussite des filles ? Pour des sociologues comme Daniel Welzer-Lang ou Hugues Lagrange (4), celle-ci remet fortement en question les identités masculines. Ne trouvant pas de gratifications scolaires, les garçons en échec auraient tendance à se réfugier dans des comportements virilistes et machistes. Ces attitudes s'observent surtout dans les milieux populaires où la socialisation valorise la force, l'agressivité et où les intellectuels sont traités de « femmelettes »... Mais les psychologues les repèrent aussi dans les milieux bourgeois, même si les effets en sont plus discrets.

Toujours est-il que, dans les pays anglo-saxons et au Québec, cette thématique (relayée par le titre du *Monde de l'éducation*) fait rage. Pour en contrer les effets idéologiques, des chercheurs

québécois ont établi un lien entre l'adhésion aux stéréotypes sexués et la réussite scolaire : plus on y adhère, moins bien on réussit. Or, ce sont les élèves des milieux populaires, et surtout les garçons, qui y sont le plus attachés (5)... Ce qui fait dire à C. Marry qu'à l'école, c'est l'absence de véritable mixité sociale qui pose problème.
En France, la remise en cause de la mixité (sexuée) est conçue comme une déstabilisation des idéaux républicains. Nicole Belloubet-Frier, rectrice de l'académie de Toulouse, concluait la conférence du Piref en soulignant la nécessité de la penser réellement comme l'une des composantes de l'hétérogénéité des élèves.

Fête scolaire, 1953

Les filles en tutu, pendant que les garçons s'adonnent à des démonstrations sportives... Ce temps est révolu depuis que la plupart des écoles sont devenues mixtes. Il n'empêche que les sociétés continuent à véhiculer de forts stéréotypes de sexes, qui ne sont pas sans conséquence sur les carrières scolaires des unes et des autres.

NOTES

1

M. Fize, *Les Pièges de la mixité scolaire*, Presses de la Renaissance, 2003.

2

« Les paradoxes de la mixité filles-garçons à l'école : perspectives internationales », conférence du Piref, le jeudi 16 octobre 2003. Le rapport de C. Marry est diffusé par email aux personnes qui en font la demande : piref@ recherche.gouv.fr

3

Voir par exemple M. Duru-Bellat, M. Kieffer et C. Marry, « La dynamique des scolarités des filles : le double handicap questionné », *Revue française de sociologie*, vol. XLII, n° 2, 2001.

4

H. Lagrange, *Les Adolescents, le sexe, l'amour*, Syros, 1999.

5

P. Bouchard, J.-C. Saint-Amant et J.-C. Gagnon, « Pratiques de la masculinité à l'école québécoise », *Revue canadienne d'éducation*, vol. XXV, 2001.